

Première Année.

Prix : 10 centimes.

Numéro 11

# L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE, COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

Un an.	Six mois.
3 <sup>f</sup>	1 <sup>f</sup> 75

INSERTIONS :

Annonces. . . .	75 <sup>c</sup> la ligne.
Réclames. . . .	1 <sup>f</sup> —

(Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus).

P2.801





Périgueux, 18 Juillet 1886.

## V A U N E L

*Té ! c'est BARBASSON de Marseille,  
Plein d'une audace sans pareille,  
Qui, n'essayant rien à demi,  
Fit prestement sortir Remy  
De la panse du crocodile  
Et qui, sans se faire de bile,  
Sans défaillance et sans courroux,  
S'amuse à tuer les lions rous.*

*Homme multiple et de ressource,  
Du rire ayant trouvé la source,  
Te l'ai vu, c'est un fait certain,  
De bravos faire ample butin  
Et défier toute critique  
En imitant — exemple unique ! —  
Tambour, clarinette, piston,  
Hautbois, trombone et mirliton.*

*Ecoutez ce joyeux artiste ;  
Il va vous narrer le BANQUISTE,  
Mais ça n'est absolument rien !  
Et le public, qui le sait bien,  
Demande à Vaunel de redire  
La CHASSE ou bien cette satire,  
Ce monologue si vanté  
Qu'on appelle : MON DÉPUTÉ,*

*De MACHIN plantant la statue,  
Il faut voir comme il s'évertue  
À créer vingt types divers,  
Soit qu'il débite prose ou vers,  
Soit que Vaunel discoure ou chante  
Avec un art que chacun vante,  
En tout il est sûr du succès  
Et nul ne lui dit : « C'est assez ! »*

ZIG.

## HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

## La Clef.

## I

Il se passe de jolies choses à Périgueux, depuis quelques années ! Par exemple, je pourrais écrire un volume avec l'histoire que me conta mon ami Gustave, certain soir de l'hiver dernier, en noctambulant sur les allées de Tourny ; mais le temps me manque et, du reste, la place qui m'est réservée ici est des plus restreintes. Je vais donc tâcher d'être aussi bref que possible, tout en masquant, comme je l'ai promis, mes personnages sous des noms d'emprunt.

Il y a environ trois ans, après avoir mené une existence des plus tapageuses et surtout des plus désœuvrées, Georges Revel, que ses parents venaient d'associer à un honnête manufacturier de notre ville, épousait sa cousine, la belle Mathilde de V..., qui, outre le charme enivrant de ses dix-huit printemps, lui apportait, avec une superbe dot, une affection à l'épreuve du temps. Les jeunes gens s'étaient, en effet, connus dès l'enfance, et leur union comblait les vœux les plus chers de deux familles qui, de longue date, les avaient destinés l'un à l'autre.

Durant les premiers temps, Georges se consacra tout entier à sa chère petite femme, et il parut avoir définitivement renoncé à ses habitudes et surtout à ses relations compromettantes de jadis ; mais, peu à peu, la vie calme et tranquille qu'il menait dans son intérieur sembla peser outre mesure à notre ancien viveur, et il ne tarda pas à reprendre le chemin du cercle et à renouer avec son ancienne maîtresse Maria, — dans l'intimité on l'appelait la Marion, — qui,

l'avant-veille du mariage de Revel, lui avait dit, en l'embrassant sur les deux yeux :

— Comme souvenir de ta petite Marion, garde la clef de ma porte d'entrée, et si un jour tu te sentais las du pot-au-feu conjugal, tu retrouveras dans mon alcôve les pantoufles que tu y as laissées.

La femme de Georges, qui puisait dans son violent amour pour son mari une indulgence hors de mise, avait d'abord courageusement lutté contre la froideur croissante que lui témoignait celui-ci. L'isolement dans lequel elle était laissée la plus grande partie du jour et parfois la nuit tout entière, lui brisait le cœur ; mais à l'heure des repas, le seul tête-à-tête que lui réservât maintenant son mari, Mathilde Revel avait encore le courage de sourire, et elle semblait prendre un intérêt tout particulier aux récits mondains que lui rapportait l'infidèle... Ce qu'il aurait fallu pour retenir au logis son trop volage époux, la pauvre délaissée croyait l'avoir deviné ! Longtemps, en effet, elle avait prié le Ciel de la rendre mère ; mais, hélas ! le Ciel était resté sourd à ses vœux et lui avait refusé le bébé frais et rose sur lequel elle comptait pour ramener la paix et le bonheur dans son ménage troublé.

Mathilde n'ignorait pas les relations intimes de son mari avec la courtisane Maria. Plusieurs de ses bonnes amies, mises au courant de ces relations par des papotages de salon, s'étaient fait un devoir d'instruire la jeune femme, et l'une d'elles, M<sup>me</sup> Bivar, dont vous connaissez tous les aventures avec certain professeur de piano, crut même devoir ajouter le détail intime des pantoufles et de la clef, qu'elle tenait, disait-elle, de son mari, « qui de temps à autre faisait » avec Georges une partie d'écarté, dans le » seul but de lui donner quelques bons conseils et de le ramener contrit et repen- » tant aux pieds d'une épouse vertueuse » valant cent fois mieux que la gueuse chez » laquelle il se rendait chaque soir en sor- » tant du cercle. » Tous ces racontars ne firent qu'aviver la cruelle blessure de la pauvre Mathilde, qui bientôt s'abstint de faire des visites pour n'avoir pas à en recevoir et à subir ainsi des importuns dont l'unique souci paraissait être de la torturer comme à plaisir ; mais la solitude et la douleur aigrissent les cœurs les mieux trempés, et il fallait que notre héroïne eût le cerveau bien malade le jour où elle prit la fatale résolution que je vais faire connaître et qui, devait empoisonner sa vie tout entière.

## II

C'était au mois de décembre dernier, vers dix heures du soir ; la Marion, après avoir parfumé ses chairs grassouillettes et coquettement disposé ses oreillers de dentelles, se préparait à se mettre au lit, lorsqu'elle entendit deux petits coups frappés discrètement à sa porte d'entrée. Qui pouvait venir à cette heure ? La belle fille n'attendait son amant qu'après minuit. Maria se vêtit néanmoins en toute hâte ; mais, avant de soulever le loquet, elle prit soin de demander :

— Qui est là ?

— C'est moi : madame Georges Revel, répondit une voix troublée. Ouvrez vite ! il faut que je vous parle.

La foudre, dégringolant par la cheminée, n'eut pas produit sur la Marion plus d'effet que cette visite insolite, et c'est presque inconsciemment qu'elle entrebâilla son huis.

— Que me voulez-vous ? fit-elle tout émue à l'arrivante, dont elle n'aperçut d'abord que la svelte silhouette, emmitouflée dans un sombre manteau de fourrure.

— Ecoutez ! dit celle-ci. Je sais que mon mari va venir en sortant du cercle... Voulez-vous me céder votre place pour cette nuit ? On assure que vous n'êtes pas une méchante fille et vous me prendrez en pitié lorsque vous saurez tout ce que je souffre.

La Marion, craignant que quelque passant attardé n'entendit du dehors, avait vivement refermé la porte et attiré M<sup>me</sup> Georges par ses vêtements. Son premier sentiment, en apprenant le but de cette visite nocturne, fut une immense envie de rire, qu'on s'expliquera aisément ; mais, tout à coup, elle sentit couler sur sa main deux larmes éloquentes, qui dénotaient chez la femme de son amant une véritable et sincère douleur. La fille galante, prise subitement de pitié, articula d'un ton grave :

— Entrez dans ma chambre à coucher, madame. Nous allons nous entendre, et

j'irai ensuite demander l'hospitalité à mon amie Clara.

## III

Ce soir-là, Georges Revel avait laissé l'infortunée Mathilde dans un état d'esprit particulièrement inquiétant. La fièvre ardente qui minait la pauvre femme s'était traduite par un surcroît d'amabilités dont il ne se sentait pas digne, et c'est avec un véritable serrement de cœur qu'il avait quitté sa maison, où un secret pressentiment semblait lui dire que le malheur ne tarderait pas à entrer. Pour s'étourdir, Georges, qui comprenait ses torts, se rendit à son cercle et joua gros jeu toute la soirée. La déveine semblait, du reste, s'attacher à lui, et l'ami Bivar, incapable de donner les bons conseils dont parlait M<sup>me</sup> Bivar, empocha religieusement, depuis plusieurs heures, les billets de banque et les louis que perdait le mari de Mathilde. « — Je suis las, et je vais me coucher, » déclara celui-ci à un certain moment, en tirant son portefeuille pour régler la situation ; mais, au même instant, une petite clef, artistement ciselée, glissa de sa main et roula sur le tapis.

— Tiens ! dit Bivar, c'est la clef de la Marion. Les proverbes n'ont jamais tort, et Cupidon va encore une fois panser les blessures du joueur malheureux.

— Bah ! la Marion vieillit, crut devoir répliquer Georges, et j'ai grand tort de délaissier ma femme pour une cocotte sur le retour.

— Maria est toujours fort enviable, insinua Bivar l'œil émerillonné, et la preuve, ajouta-t-il insidieusement, c'est que je jouerais volontiers tout mon gain de ce soir contre la clef que vous tenez là.

— Je vous prends au mot, riposta en riant l'amant de Maria, et je tiens le coup en cinq points d'écarté....

La partie dura sept minutes à peine... et Bivar gagna. Georges, sans hésiter, lui tendit la clef. « — Soyez heureux, murmura-t-il tout bas, et surtout n'oubliez pas d'éteindre la veilleuse. » L'adroit joueur eut un sourire de fatuité. « — Ne vous inquiétez pas, fit-il. La Marion ne perdra rien au change, et demain elle sera la première à rire de l'aventure. »

## IV

Comme je l'ai dit au début, il y aurait un gros volume à faire avec le drame vécu que me narra l'hiver dernier mon ami Gustave ; mais, je le répète, mon projet est de faire aussi court que possible, et j'omets à dessein les divers incidents qui suivirent la tragique partie du cercle et qui, du reste, ne furent connus que de quelques personnes à Périgueux. Georges apprit dès le lendemain la terrible vérité, et je renonce à décrire sa colère, ses larmes et surtout le navrant désespoir qui l'accabla subitement. Son malheur était irrémédiable, et il éprouva pour sa femme comme une espèce de pitié attendrie, qui devait encore grandir le jour où il devina que la malheureuse était enceinte. Il comprit alors que sa situation n'était plus tenable, et il résolut de s'expatrier ; mais, avant de quitter le toit conjugal, il fit parvenir à M<sup>me</sup> Revel une lettre qui se terminait ainsi :

« ... Je ne vous en veux pas, ma chère Mathilde, car le seul coupable c'est moi, et Dieu a voulu châtier mon inconduite. Vous êtes souillée par une maternité qui aurait pu faire ma joie et qui, hélas ! fait le tourment de ma vie. L'enfant qui naîtra sera la preuve vivante de votre faute. Adieu, Mathilde ! Je pars pour ne pas avoir à maudire un petit être dont la vue me serait odieuse et m'empêcherait d'oublier.... »

Gustave s'en était arrêté là, et je pensais qu'à la rigueur, les lignes qui précèdent pouvaient servir de dénouement — dénouement banal, j'en conviens, — lorsque, l'autre jour, mon ami me porta un journal de la localité où, d'un air mystérieux, il me fit lire la note que voici :

« Hier, à quatre heures cinq minutes du soir, une lugubre trouvaille a été faite dans la rue Maleville, à Périgueux, en face de l'école du Centre et à deux pas de la rue Saint-Martin. Des enfants ont découvert en ce lieu un fœtus de six mois, qui venait d'y être déposé par une personne jusqu'à présent inconnue. Une enquête est ouverte à ce sujet. L'examen du fœtus a été fait par M. le docteur Chaumel, et l'on nous assure qu'on se trouverait en présence du



résultat d'un avortement, obtenu à l'aide de manœuvres coupables. »

Je pâlis sensiblement et je regardai Gustave dans le blanc des yeux.

— Diable ! m'écriai-je, cela est grave, et ton devoir est de prévenir la justice.

— Tais-toi donc, répliqua mon sceptique ami, la justice a pour mission de fermer les yeux sur ce drame intime. Du reste, le Ciel a dû pardonner à la coupable, et son mari, qui sait ce qu'elle a souffert, ne peut manquer d'en faire autant. Vois-tu, ajouta Gustave en matière de conclusion, les romanciers ont tort de se torturer le cerveau pour inventer des fabulations invraisemblables. Il est si facile à un écrivain d'intéresser ses lecteurs avec des histoires vraies !

Paul LEBRETON.

## AUX BORDS DE L'ISLE.

C'était en juin, par un beau soir,  
Tout en rêvant j'allais m'asseoir  
Sur le rivage,  
Quand, à l'ombre d'un petit bois,  
Jeune fillette j'aperçois...  
Quel doux présage !

Elle venait là pour le bain.  
Mes yeux ravis virent soudain  
La demoiselle  
Jeter au loin mante et jupon...  
Pensez si mon regard fripon  
Lorgnait la belle !

La belle allait riant, chantant ;  
Elle avait pour tout vêtement  
Sa chevelure !  
Mais ses cheveux étaient si longs  
Qu'ils tombaient jusqu'à ses talons,  
Je vous le jure !

Pour mieux voir cet être charmant,  
Je m'approchai bien doucement ;  
C'est mal peut-être ?  
Mais pouvais-je fermer les yeux ?  
Quand on a le cœur amoureux,  
Est-on son maître ?

Mes amis, quels riches appas !  
C'était si beau, je ne puis pas  
Vous le redire !  
Pour revoir semblable beauté  
Je donnerais, en vérité,  
Plus qu'un empire !

Ah ! je crois la revoir encor,  
La belle fille aux cheveux d'or,  
Courant dans l'herbe ;  
Je la vois parmi les roseaux,  
Je la vois glissant sur les eaux,  
Nymphes superbe !

Après son bain je la revois,  
Reposant à l'ombre du bois,  
La chère belle !  
Ainsi je la vis tout un soir ;  
Mais depuis je n'ai pu la voir,  
Peine cruelle !

Voici bien longtemps de cela ;  
Cette bonne aventure-là  
Est bien passée !  
En vain se succèdent les jours,  
La belle baigneuse est toujours  
En ma pensée !

LE TROUBADOUR.

## Un Roman Epistolaire.

### PRÉFACE.

Aimez-vous les romans épistolaires ? Je puis vous en soumettre un qui a le mérite d'être très court :

### CHAPITRE 1<sup>er</sup>.

Pas plus tard qu'hier, j'adresse à mon propriétaire une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Je croyais demeurer chez vous dans une maison bien habitée ; mais je m'aperçois que ma voisine, Mlle Amanda, sort plusieurs fois dans la soirée et ne rentre jamais seule.

« Je vous prie donc, etc. »

### CHAPITRE II.

La réponse de mon marchand de sommeil ne s'est pas fait attendre ; la voici, dans toute sa naïve simplicité :

« Je suis désolé de ce qui arrive. J'ai déjà fait plusieurs observations à Mlle Amanda, votre voisine.

C'est comme si je chantais, et, pourtant, *ça lui a fait manquer un mariage.*

### DÉNOUEMENT.

Je viens de donner congé... et je cherche un appartement meublé. Mais j'exige un propriétaire moins naïf ou plutôt moins canaille que celui auquel je viens de tirer ma révérence.

ZAN-ZIBAR.

## L'HISTOIRE D'UN PORTRAIT.

Vous avez tous connu la mère Nissou, dont le cabas légendaire contenait toujours quelque friandise à l'adresse des enfants qui la saluaient au passage. Tous, un jour ou l'autre, vous avez dû voir vaguer, par les rues de Périgueux, cette bonne vieille femme blanchie, courbée, ridée et à qui la mort avait successivement enlevé tous les sens.

Pauvre Nissou ! la voilà à son tour partie pour le grand voyage... Ces jours derniers, en effet, parcourant les colonnes de l'*Echo*, je lisais, au bulletin de l'état-civil, chapitre des décès, cette mention laconique : « Jeanne Reynaud, veuve Linard, dite Nissou, 92 ans, sans profession, rue du Niveau. » Les voisins de la morte, qui tous l'aimaient, et lui venaient en aide de leur mieux, pourront vous certifier les détails de la touchante histoire que je vais vous conter.

Il y a quelques années, la Nissou vivait seule, avec l'adoration de son petit-fils, un pauvre ange de quatre ans, que la Mort, en prenant la mère, s'était chargée de sevrer avant l'heure. Un matin, l'enfant avait en vain tendu ses lèvres gourmandes vers le sein maternel à jamais desséché : l'aïeule répondit et, faute de lait, abreuva l'orphelin de larmes. Néanmoins, il avait continué de vivre, portrait frappant de la morte, blond et rose et caressant comme elle, et, pour cela peut-être, doublement cher, étant à la fois la consolation et l'amour ! A quatre ans, comme son rire éclatant et ses joies sonores commençaient à ramener le soleil dans la pauvre chambre en deuil, quelque chose entra par la fenêtre — qui l'étendit sur son petit lit, ferma ses lèvres rieuses et ses yeux ravis et l'envoya, tout glacé, rejoindre sa mère...

Elle, l'aïeule, se demanda qui était ce Dieu qui emportait les enfants et ordonnait aux vieillards de vivre, leur ayant pris toutes leurs joies. Elle pleura longtemps, longtemps, jusqu'à sa mort... Mais comme l'heure de la réunion suprême était trop lente à sonner, elle fut prise d'un désir insensé, dérober l'enfant à la tombe, l'installer auprès d'elle, le cacher dans sa couche et, la chambre bien close, passer ses jours et ses nuits à le voir encore, encore, jusqu'à ce que ses yeux se fermassent en le regardant !...

Elle avait mûri son projet, elle allait l'exécuter. Or, une voisine vint la visiter, une pauvre femme, éprouvée elle aussi : son fils unique avait été appelé sous les drapeaux et était parti pour le Tonkin. Ce matin-là, la voisine était presque joyeuse ; elle entra chez la Nissou en poussant un cri de triomphe : « Il est revenu... il est là... je puis le voir et l'embrasser... » Et elle montrait un carton sur lequel le photographe du régiment avait fixé les traits du soldat. Oh ! c'était bien lui, et il souriait : il avait pensé à sa mère, quand l'artiste lui avait dit : « Ne bougez plus ! » et il s'était empli les yeux d'espoir et de tendresse, pour que sa mère fût rassurée en le revoyant.

L'aïeule eut un long frémissement et porta les mains à son front.

— Mon Dieu ! comme c'est beau ! fit-elle, songeant déjà à ce que serait l'image de l'enfant mort... Est-ce que nous avons par ici des artistes pour faire cela ?

— Oh ! oui... à Périgueux... sur Tourny... Il y a un nommé monsieur Dorsène.

— Mais c'est cher, sans doute ?

— Pas trop, pour le plaisir que cela procure : vingt-cinq francs les douze images comme celle-ci...

L'aïeule ne voulut pas en savoir davantage. Vingt-cinq francs les douze portraits du chérubin envolé, douze ! Elle en aurait trois pour chaque mur ; de quel côté quelle portât les yeux, c'est lui qu'elle verrait !

Elle détourna son vieux bas de laine, compta vingt-cinq pièces blanches, qu'elle noua dans un coin de son mouchoir ; puis elle fit à la hâte un paquet des vêtements que l'adoré n'avait pas emportés, et se rendit le jour même sur la place Tourny.

Là, elle trouva facilement ce qu'elle cherchait ; elle salua le photographe comme un être d'en haut. Ne riez pas, cet être allait lui rendre la mort qu'elle pleurait et renouveler pour elle l'un des miracles du Nazaréen !

— Je viens vous demander le portrait de

mon enfant, dit-elle en dénouant son mouchoir.

— Je suis à votre disposition, ma bonne ! répondit M. Dorsène... Nous compterons après la pose... mais d'abord, où est-il votre enfant ?

La Nissou le regarda d'un air inquiet :

— Il est mort ! fit-elle... Est-ce que cela vous empêcherait...

Le photographe l'interrompit d'un geste ennuyé :

— Je n'opère pas sans modèle ! dit-il avec la brusquerie du désappointement.

— Ah ! mon Dieu ! soupira la pauvre vieille Nissou.

Et, toute sanglotante, elle tomba sur une chaise.

— Voyons ! ne pleurez donc pas ! murmura l'artiste ému malgré lui... Tenez, je ferai pour vous ce que je fais rarement.

L'aïeule releva la tête, et, essuyant ses larmes d'un revers de manche :

— Vrai ! dit-elle, se reprenant à espérer...

Vous ne me trompez pas pour vous débarrasser de moi ?

— Non, ma bonne, je ne vous trompe pas... Donnez-moi votre adresse, je vais me rendre chez vous... En attendant mon arrivée, vous préparerez la chambre ; vous mettrez à l'enfant les vêtements que vous aimiez à lui voir...

L'aïeule défit vivement le paquet qu'elle avait apporté.

— Les voici, dit-elle. Vous n'aurez pas besoin de vous déranger.

— Mais si ! Il est nécessaire que je me rende chez vous et que vous ramportiez ces vêtements pour habiller l'enfant...

— Lui ! mais il n'est plus là ; voilà trois mois que je l'ai mis au cimetière...

L'artiste ne put s'empêcher de sourire à cette naïveté voisine de la folie.

— Pauvre femme, murmura-t-il avec pitié...

— Oh ! oui, pauvre femme ! répéta la Nissou ; mais, grâce à vous, elle sera moins malheureuse...

Elle persistait dans sa confiance.

— Croyez, ma bonne, essaya le photographe, qu'il m'en coûte beaucoup de vous déromper... Assurément, je voudrais pouvoir vous faire ce portrait...

— Et tu le feras ! interrompit une voix derrière lui...

Sa jeune femme venait d'entrer et avait tout entendu. Elle vint à l'aïeule, et lui prenant les mains :

— Je vous le promets, moi, dit-elle...

— Oh ! merci ! pleura la vieille...

— Et il sera joli, joli comme celui que vous avez perdu.

— Oui ! bien joli... tout blond, n'est-ce pas ? avec des cheveux qui bouclaient sur le cou...

— Et ses yeux...

— Grands et bleus, et sa petite bouche qui riait toujours... Et... et... dites, vous le ferez à genoux, accoudé sur sa petite chaise, ses joues dans les mains, comme le soir, quand il récitait sa prière avant de s'endormir...

— Oui, oui... vous le reconnaîtrez, vous le reverrez, ma bonne... Allez-vous en tranquille et revenez dimanche.

— Dimanche ! dimanche ! répéta la Nissou — et ses yeux brillaient maintenant — Oh ! vous êtes bonne, madame... Vous vous souviendrez qu'il avait quatre ans, n'est-ce pas ?

Et elle s'en alla, après avoir rempli l'atelier de ses bénédictions...

Elle sortie, M. Dorsène, qui n'avait rien dit depuis l'entrée de sa femme, ouvrit la bouche pour admonester celle-ci...

— Tu es folle ! fit-il... Pourquoi te moquer ainsi de sa naïveté ?

— Mais je n'ai pas songé un instant à me moquer de la bonne vieille... Ce portrait, tu le feras !...

— Allons donc ! Je photographierai alors le premier enfant venu, et je lui donnerai ce portrait à elle comme celui du mort...

— Non ! non ! Veux-tu t'en rapporter à moi ?

— Je ne demande pas mieux.

— C'est bien, je t'amènerai le sujet.

Ce soir là, M<sup>me</sup> Dorsène se mit en quête d'enfants blonds, de quatre ans, aux yeux grands et bleus, aux lèvres riant toujours. Elle en emprunta un à M<sup>me</sup> B..., couturière, dans la rue Limogeanne, moyennant une douzaine de cartes, et l'opération eut lieu le lendemain.

Elle déshabilla le bébé, remplaça ses vêtements par ceux qu'avait fournis l'aïeule, peigna ses cheveux blonds, qui bouclaient aussi sur le cou, et le fit mettre à genoux devant une petite chaise, de trois-quarts, ses joues roses dissimulées dans ses mains.

Le dimanche suivant, la Nissou revint ; elle entra comme une folle dans l'atelier, et s'arrêta tout à coup, les bras tendus, la bouche ouverte : devant elle, agenouillé dans un grand cadre doré, son enfant priait.



— Lui !... c'est lui !... vous me l'avez rendu ! éclata-t-elle enfin, éperdue de joie et se grisant de sa douce illusion.

Dans un coin, M. Dorsène mangeait une larve.

— Il est à vous, ma bonne, dit-il.

Elle se jeta dessus, avec l'emportement de l'amour qui a longtemps attendu.

— Je vous dois beaucoup, sans doute..., observa-t-elle au moment de partir : il est si beau !

L'artiste la conduisit jusqu'à la porte :

— Rien ! vous ne me devez rien, murmura-t-il... Vous m'avez payé ..

Et voilà comment, ces jours derniers, la mère Nissou s'est endormie doucement, en sentant courir sur son visage les boucles blondes de l'enfant mort descendu de son cadre.

FANTAZIO.

## LES PETITES CAUSES.

Un mariage a failli dernièrement se manquer pour une cause bien futile, le mariage de M. Jules D.... avec une veuve, M<sup>me</sup> X...., que tout le monde connaît à Périgueux.

Les voilà réunis, ils sont en présence dans le salon de M<sup>me</sup> X...., sous la protection d'une camériste qui va et vient tout à l'entour des causeurs, sans indiscretion et en s'en tenant juste aux prescriptions de sa maîtresse.

Au premier abord, les deux jeunes gens se conviennent réciproquement ; pour peu que persiste la bonne opinion qu'ils ont l'un de l'autre, le mariage est une affaire faite.

D'abord on parle de soi ; la veuve ne veut se marier que si on lui plaît absolument ; elle n'appelle pas lui plaire absolument le fait de posséder des avantages extérieurs qui séduisent trop les jeunes filles et dont l'expérience apprend à se méfier : ce sont des qualités solides qu'elle veut trouver dans son futur....

Jules D.... trouve cette manière d'entendre les choses tout à fait raisonnable, et il ne saurait qu'y souscrire ; mais il croit, dit-il, que les femmes douées d'avantages extérieurs et qui sont recherchées pour ces avantages, tiennent toujours ce qu'elles promettent....

— Pas toujours, monsieur, fait la jeune veuve, qui voit que le léger amendement qui vient modifier sa théorie est tout simplement un petit compliment de circonstance.

On en vient ensuite aux romans, au théâtre, à la musique, sujets qui mettent les parties à même de se regarder comme tout-à-fait d'accord.

Tout semble donc aller à souhait, entre eux nulle cause de dissentiment, ils s'entendent à merveille. Et il eût été agréable de les suivre des yeux et des oreilles flirtant, l'un déployant toutes les qualités de son esprit, l'autre mettant dans son jeu cette coquetterie qui est si piquante quand elle se joint à la jeunesse et à la beauté. M<sup>me</sup> X...., sous ce regard qui la couve, sent circuler en elle un feu inconnu, et la flamme mal dissimulée de ses yeux retourne à sa source et réchauffe à son tour celui qui l'a produite.

On en est à la question fort grave de la suprématie dans le ménage. Jules la comprend à la manière des esprits élevés : il ne veut pas de la tyrannie de la femme, il déteste encore plus la tyrannie de l'homme.... La raison doit guider les deux époux, et c'est encore elle qui doit être le juge en dernier appel dans les différends qui peuvent surgir.

Mais, pendant que Jules explique sa théorie ou qu'il écoute les objections qui lui sont faites, l'œil qui le suivrait pourrait remarquer ses mouvements nerveux. Jules sent une puce (j'ai dit une puce) qui profite de son immobilité et de la fixité de son attention pour s'en donner à cœur-joie sur sa peau. Jules s'agite sur sa chaise pour échapper à la morsure du vilain petit insecte, mais c'est en pure perte ; il faudrait s'en débarrasser en portant la main au siège des opérations de son agresseur, mais ce siège est singulièrement placé, et le moyen, du reste, de se livrer à pareil exercice devant une jolie femme et que l'on plane sur les hauteurs du sentiment ! Vous allez voir que la puce va brouiller les cartes....

L'attitude du jeune homme, dont elle est à mille lieues de soupçonner la cause, confond M<sup>me</sup> X.... Elle dit à Jules : — Je crois, monsieur, que la belle théorie que vous développez il y a un instant est une œuvre qui fait honneur à votre esprit : la mettriez-vous en pratique ? n'écouteriez-vous pas plutôt les suggestions de l'orgueil particulier à votre sexe ?

— Ah ! madame, voilà un langage que je regrette de trouver sur vos lèvres. Qu'est-ce qui vous fait croire que je ne suis pas sincère ?

— Vous m'avez jusqu'ici écoutée, monsieur, j'en conviens, mais votre attention n'est pas à mes discours ; vous êtes distrait, vous avez des mouvements d'impatience... évidemment vous souffrez d'entendre ce que l'on vous dit, à moins que ce ne soit de ce que vous vous croyez dans l'obligation de dire vous-même, ce qui serait pire encore. Savez-vous, monsieur, que cette touchante sympathie de nos âmes qui, jusque-là, dans des questions insignifiantes, nous apparaissait comme certaine, se trouverait bien réduite, si nous nous sentions divisés sur une question aussi importante que celle de la suprématie dans son intérieur ? Oh ! je déteste la tyrannie, monsieur, et je ne m'unirai jamais à un homme qui se croira mon maître par ce fait seul qu'il se saura être un homme.

— Ne vous alarmez pas si vite, madame.... J'ai été agité, nerveux, irritable, je le confesse. Mais si je vous en disais la cause....

— Dites-la, monsieur, faites-la-moi connaître, et toutes mes défiances s'évanouiront....

— Je ne l'ose, madame.... Et puis, à quoi bon vous en parler ? C'est un petit détail intime qui ne vous offrirait aucun intérêt. Vous vous étonneriez que j'eusse pris la peine de vous le faire connaître, si je vous disais de quoi il s'agit.

La jeune veuve pense : Il me refuse aujourd'hui ce que je lui demande : que fera-t-il donc quand nous serons mariés, s'il arrive que nous en venions là?... Du reste, je ne serais pas fâchée de savoir si j'ai quelque empire sur lui....

Elle prend la parole : — Ce que vous venez de me dire pique vivement ma curiosité... Je tiens à savoir quelle est cette cause que vous me cachez.... Ne vous faites pas prier.... faites-la-moi connaître.

— Mais, madame....

— J'y tiens absolument.

— Vous le voulez ?....

— Oui.

— Eh bien ! madame, l'état où vous me trouvez provient de ce qu'une puce.... Ah ! vous voyez bien.... j'aurais dû rester bouche close.... vous allez vous moquer de moi....

— Oh ! monsieur, c'est vous plutôt qui semblez disposé à vous jouer de ma crédulité ; est-ce qu'une puce vous agiterait au point où vous l'êtes ?

— Mais certainement, madame ; est-ce que vous n'avez jamais entendu parler de la cruauté froide, de l'amour pour le sang de ce vil insecte, inoffensif en apparence et féroce en réalité ? Vous êtes, par exemple, occupée à écrire ; vous voilà en verve ; votre plume vole pour suivre votre pensée, ou, si elle s'arrête, vous risquez de perdre le fil de vos idées ; pour éviter cet inconvénient, vous êtes tout à votre œuvre, et rien ne peut vous en distraire, ni la plus vive curiosité, pas même la douleur.... Eh bien ! la puce, qui devine votre préoccupation, qui vous sait rivée à votre labeur, profite de l'occasion pour enfoncer son suçoir dans votre chair et pour s'en donner à bouche que veux-tu à vos dépens. C'est le bon moment pour elle, et elle en profite.... Tout le monde sait cela, ou par expérience, ou pour en avoir entendu parler....

— Je crois, monsieur, que tout ce que vous dites là est au moins exagéré et que ma première idée est la meilleure : vous souffriez de ce que je disais parce que cela contrarie vos préjugés et votre orgueil....

— Non, madame, vous vous trompez... Ah ! si je pouvais vous donner des preuves de ma bonne foi !

— Donnez-m'en, monsieur, et je serai forcée de vous croire.

— Vous le voulez, madame ?

— Oui, monsieur.

— C'est un peu difficile, mais enfin je vais le tenter.

Sur ces mots, Jules D.... se lève de dessus sa chaise, jette autour de lui un regard circulaire, et voyant un cabinet ouvert....

— Me permettez-vous, madame....

— Quoi donc ?

— D'entrer dans ce cabinet.

— Pourquoi faire ?

— Pour chercher cette preuve qui vous convaincra et qu'il vous faut pour vous convaincre.

— Oh ! fait la jeune femme riant, est-ce bien sérieux ce que vous dites-là ?

— Parfaitement sérieux.

— Eh bien ! monsieur, je vous donne carte blanche, faites-en à votre guise.

Et Jules D.... va au cabinet, en pousse légèrement la porte en dedans, entre et quelques secondes après ressort, portant dans ses doigts la bête coupable.

— Voyez, madame, me croirez-vous à présent ? Et, en disant ces mots, il montre la puce entre son pouce et son indicateur.

— Tenez-la bien, monsieur, tenez-la bien !

— Rassurez-vous, il ne m'échappera pas, l'infâme ravisseur de mon bonheur pendant

cette demi heure qui eût pu être si heureuse.

Et, dans sa colère contre le vil insecte, il allait l'écraser ; mais il arrive qu'au moment où Jules, pour accomplir son œuvre de mort, veut faire passer la victime d'une main dans l'autre, la rusée petite bête glisse entre ses doigts.

— Ah ! mon Dieu ! elle s'est sauvée !

— Sauvée ! demande avec une peur exagérée la jeune femme s'adressant à Jules, qui montre ses doigts vides.

— Mais elle ne se perdra pas, monsieur, elle nous reviendra. Ah ! permettez-moi de vous le dire, vous êtes un maladroit !

— Maladroit, je le veux bien, j'accepte l'accusation.... Mais.... n'y aurait-il pas des circonstances atténuantes ?

Cette petite scène avait rompu la glace ; les deux acteurs devinrent plus expansifs ; Jules D. en profita pour plaider sa cause.... et la gagna.

Jean de LA LIMOGÉANNE.

## ÉCHOS & POTINS.

Entre bons républicains :

— T'a pas mis de drapeaux à ta fenêtre, le jour du 14 juillet ?

— J'ai mieux fait que ça.

— Qu'est-ce que t'as fait ?

— Je m'ai pavoisé intérieurement. J'ai bu du p'tit bleu le matin, du blanc à midi et du rouge le soir. Et v'là !

\*\*\*

Elle, sentimentale :

— Comment trouves-tu mes yeux ?

Lui, prosaïque :

— Bleus.

Elle, insistant :

— Oui, mais de quel bleu ?

— Lui, faisant une concession :

— D'un joli bleu.

Elle, cherchant mieux :

— D'un joli bleu, c'est vague... Ton ami Charles les comparait l'autre jour à des myosotis. Qu'en dis-tu ?

Lui, brutal, mais sincère :

— Ma foi, ils me font plutôt penser à des boules de blanchisseuse.

\*\*\*

Propos de femmes :

— Oh ! non, ma pauvre Claire, non, je ne suis pas heureuse en ménage !

— Cependant ton mari...

— Mon mari, il ne m'aime pas.

— Par exemple !

— Non. Est-ce que tu crois que, s'il m'aimait, il ne s'apercevrait pas que je le trompe ?

\*\*\*

A la mer :

Mme Girandol, prenant une leçon de natation, reproche vivement à son baigneur le sang-gène de sa pantomime sous-marine.

— Bast ! répond le marsouin, c'est dans l'eau : votre mari ne peut pas nous voir.

\*\*\*

Remarque :

— Quand une femme est la fable de la ville, vous pouvez dire que cette fable-là manque de moralité.

\*\*\*

Salamalecs :

Pour tuer le temps, au château, on joue la comédie de salon.

La maîtresse de la maison reçoit, en protestant avec la modestie d'usage, les compliments d'un de ses invités :

— Vraiment, c'est trop me flatter... Je sais très bien que, pour remplir ce rôle, il faudrait être très jeune et très jolie.

— Vous nous avez prouvé, baronne, que ce n'était pas absolument nécessaire.

\*\*\*

Monsieur, qui vient de surprendre Madame en flagrant délit, commence à l'accabler de reproches.

Madame, l'arrêtant du geste, et d'un ton sentencieux :

— Tu te fâches, donc tu as tort !

ZAG.

## AVIS

L'administration de l'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN vient de faire procéder à un tirage spécial de ses précédents numéros et, pour répondre aux désirs de ses nouveaux abonnés, elle pourra, à partir de ce jour, leur fournir la collection complète de l'ENTR'ACTE. Les lettres et mandats devront être adressés à M. SPA, administrateur-gérant de l'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN, ancienne maison Dupont et C<sup>ie</sup>, rue Taillefer, à Périgueux.

Le Gérant, SPA.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et C<sup>ie</sup>.